
M A N U S C R I T

UNE PLACE POUR TOI DANS LE MONDE

de Dominik Busch

**traduit de l'allemand (Suisse) par
Silvia Berutti-Ronelt et Jean-Claude Berutti**

cote : ALL23D1319

**année d'écriture de la pièce : 2019
année de traduction de la pièce : 2023**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

Avant-propos de Dominik Busch

En découvrant la mise en scène de Joël Pommerat de sa pièce *La Réunification des deux Corées* à la biennale « Neue Stücke aus Europa » à Wiesbaden, j'ai été enthousiasmé par la façon dont chaque scène est un coup de projecteur. J'avais moi-même l'intention d'écrire un jour une pièce qui travaille sur une telle intensité dans chacune de ses séquences. À Wiesbaden on nous avait expliqué que Pommerat s'était inspiré de scènes clés de films célèbres (Ingmar Bergman, etc.) et qu'il avait ensuite développé ces motifs avec ses comédiens, en leur demandant d'improviser avant de fixer définitivement les textes. J'ai trouvé l'idée passionnante : on n'est pas assis pendant deux heures dans une salle de spectacle pour y vivre un ou deux moments forts au cours du développement d'une histoire, mais presque chaque scène est en soi un climax. Ce principe, je l'ai repris en partie pour ma pièce. Et c'est effectivement ainsi que j'ai procédé lors de l'écriture. Ainsi pour la scène 2, le début du film *Force majeure* de Ruben Östlund a servi de modèle. Pour les scènes avec la chauffeuse de taxi, je me suis vaguement inspiré d'une des premières pièces (*Le Traitement*) de Martin Crimp. Et pour la scène de l'homme amnésique et de la femme dans le parc, j'ai même volontairement repris les premières répliques de *La Réunification des deux Corées* de Joël Pommerat telles quelles. J'aurais trouvé ridicule de les reformuler légèrement pour masquer qu'il s'agissait clairement d'un hommage au modèle. Après quelques répliques, ma scène prend d'ailleurs une tout autre direction que celle de Pommerat. Bref, ma pièce doit une grande partie de son inspiration à *La Réunification des deux Corées*. Elle s'est délibérément construite en se confrontant à des textes et des films existants.

SCÈNE 1

Premier homme. Deuxième homme. Troisième homme. – Premier et deuxième homme sont essoufflés.

PREMIER HOMME. – Quel maudit enfoiré ! Quel maudit connard ! Maudit connard de merde !

DEUXIÈME HOMME. – C'est ta faute, espèce d'enculé ! C'est uniquement de ta faute, enculé de merde !

TROISIÈME HOMME. – Dites-moi ce qui s'est passé. Je veux savoir ce qui s'est passé ! Vous me dites ce qui s'est passé, bordel !

PREMIER HOMME. – Il part en courant, l'autre enfoiré ! Part tout simplement en courant, l'enfoiré ! N'ai encore jamais vu quelqu'un partir en courant *comme ça* !

DEUXIÈME HOMME. – Espèce de trou du cul de merde ! J'y crois pas ! J'y crois tout simplement pas ! je te l'avais pourtant bien dit.

TROISIÈME HOMME. – Qu'est-ce que tu avais dit ?! Qu'est-ce que tu lui avais dit ?!

PREMIER HOMME. – Quel connard ! Quel idiot de merde ! J'arrive pas à croire qu'il ait fait ça !

DEUXIÈME HOMME. – Je te l'ai dit ? Je ne te l'ai pas dit ?! Quel maudit merdier, tout ça !

TROISIÈME HOMME. – Si vous ne me dites pas tout de suite ce qui s'est passé – si vous ne me dites pas là tout de suite ce qui s'est passé, je vous défonce !

PREMIER HOMME. – Il se sauve, l'autre petit con ! Il se sauve comme si sa vie était en jeu ! Alors que j'ai *rien* fait !

DEUXIÈME HOMME. – Je savais que ça allait mal tourner ! Je savais que cette merde allait mal tourner ! Je n'aurais jamais dû t'emmener !

TROISIÈME HOMME. – Quoi « il se sauve » ?! Ça veut dire quoi « il se sauve » ?! Ça veut dire quoi « il se sauve », bordel ?!

PREMIER HOMME. – Se sauve tout simplement, ce maudit branleur : fonce dans la rue ! Qu'est-ce que j'aurais pu y faire ?

DEUXIÈME HOMME. – Je te l'ai dit ! Mais tu m'as pas écouté ! Comme toujours, tu m'as pas écouté !

PREMIER HOMME. – Comme si j'étais le diable en personne ! Comme si j'étais Satan en chair et en os ! À peine quelques petites menaces et voilà que cet enfoiré se sauve !

DEUXIÈME HOMME. – Quelques petites menaces, espèce d’enculé ! Quelques petites menaces, espèce d’enculé ! Des menaces, c’est relatif, espèce d’enculé !

PREMIER HOMME. – Et pourquoi cet enfoiré ne court pas dans l’autre direction ! ? Pourquoi par la porte ?! Pourquoi par la porte : dans la rue ?!

DEUXIÈME HOMME. – Parce qu’il a paniqué, espèce d’enculé ! Parce que tu l’as effrayé à mort, espèce d’enculé ! Bien que je t’aie dit de ne pas l’effrayer à mort, maudit connard !

TROISIÈME HOMME. – Sans le fric, vous serez dans la merde ! Sans mon fric, vous serez dans la merde comme jamais personne n’a été dans la merde !

PREMIER HOMME. – Cet enfoiré de merde il s’est sauvé sans regarder ! Comment on peut être aussi débile ! Comment on peut être aussi gravement débile et se précipiter devant un bus ?

TROISIÈME HOMME. – Comment devant un bus ?! Quoi devant un bus ?! Qu’est-ce que ça veut dire « devant un bus », putain de merde ?!

DEUXIÈME HOMME. – C’est ta faute, espèce d’enculé ! Le bus a fait une embardée, il est monté sur le trottoir et droit dans les gens ! C’est uniquement ta faute, espèce d’enculé de merde !

TROISIÈME HOMME. – Quels gens sur le trottoir ?! Ça veut dire quoi : « les gens sur le trottoir ?! » Vous allez finir par me dire ce qui s’est passé !

PREMIER HOMME. – Ce maudit enfoiré ! Ce connard maudit ! Et tout ça : pour rien ! //

SCÈNE 2

Le père. La mère. – Le père agité fait les cent pas. La mère entre dans la pièce et ferme doucement la porte derrière elle. Ils se regardent.

LE PÈRE. -
Ils dorment ?

LA MÈRE. -
acquiesce. Mh-mh.

HOMME. -
Tous les deux ?

FEMME. – Oui, tous les deux.

HOMME. – *ce qu'il ne dit pas : - au fond, quelle effrontée*
Qu'elle ne veuille pas me voir –

FEMME. – Oui ?

HOMME. – Je veux dire : Qu'est-ce que je lui ai fait ?

FEMME. – Rien ?

HOMME. – Je lui ai fait quelque chose ?

FEMME. – Pose-lui toi-même la question.

HOMME. – Elle ne veut pas me voir.

FEMME. – Elle parle c'est déjà ça.

HOMME. – Toujours pas ?

FEMME. – Jusqu'à ce qu'il se soit endormi : pas un mot.

HOMME. – Je peux googler pour voir s'il y a un thérapeute ou quelqu'un du genre dans le coin.

FEMME. – N'importe quoi. Attendons.

Ils se regardent.

HOMME. – Nous aurions dû lui en dire davantage.

FEMME. – Qu'aurions-nous dû lui dire ?

HOMME. – Que ça peut arriver.

FEMME. – Qu'est-ce qui peut arriver.

HOMME. – Ici, dans la nature – ici, en montagne.

FEMME. – Qu'est-ce qui peut arriver.

HOMME. – Depuis la moitié de l'éternité, il y a là un rocher ferme – et un jour on passe juste en dessous, et exactement à ce moment-là, exactement à cet instant –

FEMME. – Tu crois que c'est pour ça qu'il ne parle plus. À cause de cette improbabilité statistique.

HOMME. – Non, pas pour ça.

FEMME. – Mais ?

HOMME. – Qu'être en danger de mort, ça peut arriver aussi vite. C'est ça que nous aurions dû lui dire. Sans lui faire peur. Mais : le fait qu'une telle chose soit possible ici – voilà pourquoi il y a tous ces panneaux.

FEMME. – Quels panneaux ?

HOMME. – Les panneaux avertissant du danger. Près de la station du téléphérique.

FEMME. – Il y avait des panneaux.

HOMME. – Quelques indications, pas plus.

FEMME. – Et toi, tu les as vus.

HOMME. – Pas toi ?

FEMME. – Non.

HOMME. – Ce n'est pas si important que ça. On les voit aussi comme ça.

FEMME. – On voit quoi ?

HOMME. – Les blocs de roche.

FEMME. – Blocs.

HOMME. – Tous ces blocs de roche sur le bord des sentiers de randonnée. A un moment donné ils ont bien dû descendre - et ils sont tous moussus.

FEMME. – Qu'est-ce qui est moussu ?

HOMME. – Les rochers, les blocs de roche.

FEMME. – Sont moussus.

HOMME. – Tu ne l'as pas vu ?

FEMME. – J'sais pas, non.

HOMME. – Complètement moussus.

FEMME. – « Moussus ».

HOMME. – Qu'est-ce qui te dérange ? « Moussus », oui : « couverts de mousse ».

FEMME. – Pendant que le bloc de roche roulait sur nous, tu as remarqué que les rochers sur le bord du chemin étaient moussus.

HOMME. – Pas pendant, avant.

FEMME. – Tu as regardé les rochers ; tu étais tout absorbé par tes rochers.

HOMME. – Ils sont vraiment envahis par la végétation ; mousse et lichen de toutes les couleurs.

FEMME. – Pourquoi tu me racontes ça ?

HOMME. – Parce que ça veut dire que ces blocs sont là depuis une éternité.

FEMME. – Et ?

HOMME. – Ça veut dire qu'aujourd'hui, on a simplement eu la poisse.

FEMME. – C'est ce que je crois aussi.

HOMME. – Ou pas ?

FEMME. – On a eu vraiment la poisse – et même un peu plus que ça.

Silence.

HOMME. – Tu veux – on met encore un peu de bois. Dans la cheminée.

Ils se regardent.

HOMME. – Ou on pense lentement à aller se coucher.

Ils se regardent.

FEMME. – Pourquoi il ne dit rien ? Pourquoi il ne parle pas avec toi ?

HOMME. – C'est ce que je viens de t'expliquer à l'instant.

FEMME. – Ah bon.

HOMME. – Oui.

FEMME. – Explique-le-moi encore une fois.

HOMME, *se tait.*

Ils se regardent.

FEMME. – Le danger de mort.

HOMME. – Oui.

FEMME. – Le simple fait qu'un bloc de cette taille puisse rouler sur nous.

HOMME. – Oui, exactement.

FEMME. – C'est pour ça qu'il ne parle plus.

HOMME. – Oui, pour ça.

FEMME. – Précisément pour ça.

HOMME. – Oui, putain !

Ils se regardent.

FEMME. – Et pourquoi *elle* ne veut pas te voir ?

HOMME. – Qu'est-ce que tu veux de moi ?

FEMME. – Allez : explique.

HOMME. – C'est quoi ça ? Un interrogatoire ?

FEMME. – Je veux comprendre ce qui s'est passé.

HOMME. – Tu veux comprendre notre - affect total ? Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à comprendre.

FEMME. – Comme ça que tu le nommes : notre affect total ?

HOMME. – Tu veux me dire que ce n'était pas un affect total ? Dans un moment pareil ?

FEMME. – Affect. C'est quoi ça, l'affect ?

HOMME. – Tu sais bien ce que je veux dire.

FEMME. – Non. Allez, explique-moi.

HOMME. – Que dans ces moments-là on réagit sans réfléchir, c'est évident.

FEMME. – Et parce qu'on réagit sans réfléchir et totalement sous l'emprise de l'affect, on n'est pas coupable : c'est ça ce que tu veux dire ?

HOMME. – Pas si fort.

FEMME. – C'est ça ce que tu veux dire ?

HOMME. – Je ne sais pas, non – pourquoi coupable ?

FEMME. – Finalement tu veux dire quoi avec affect ?

HOMME. – Qu'on – agit simplement, mais sans mauvaise intention, voilà ce que je veux dire.

FEMME. – Et dans la mesure où on n'a pas de mauvaise intention, on n'est pas coupable, c'est ce que tu veux dire.

HOMME. – Nous avons tous cherché à nous mettre à l'abri, nous tous, c'est ce que je veux dire.

FEMME. – Ah, non, vraiment ? Nous avons tous cherché à nous mettre à l'abri ?

HOMME. – C'est ce que je ne cesse de dire.

FEMME. – Quelqu'un ici a contesté que nous ayons tous cherché un abri ? Est-ce que j'ai dit : « Tu es vraiment stupide, un rocher de la taille d'une petite voiture roule sur nous et tu t'arrêtes au milieu du sentier de randonnée » ? J'ai dit ça ?

HOMME. – D'abord, il y a eu ce bruit –

FEMME. – Que je n'ai pas entendu : toi, tu l'as entendu.

HOMME. – Possible que j'ai été le premier à l'entendre : c'est si important ?

FEMME. – Ta question n'est pas sérieuse. Si ?

HOMME. – Je ne sais même pas si c'est vrai que je l'ai entendu en premier. Puisque je ne sais pas à quel moment tu as entendu quelque chose. À un moment donné on a probablement tous entendu quelque chose : plus le bloc se rapprochait, plus c'était bruyant.

FEMME. – Tu l'as entendu d'abord.

HOMME. – Je ne m'en souviens pas.

FEMME. – Tu ne t'en souviens pas.

HOMME. – Non. Je ne pourrais pas dire avec certitude : Oui, je l'ai entendu en premier.

FEMME. – Tu l'as entendu avant moi parce que tu as levé les yeux avant moi. Je nous ai entendus. Nos pas sur le gravier. J'ai entendu les enfants, nos enfants. Les sons de la vallée. J'ai entendu beaucoup de choses. Mais ce n'est pas en même temps que toi que j'ai entendu un rocher se détacher de la paroi juste au-dessus de nous.

HOMME. – Tu ne l'as pas entendu ?

FEMME. – Donc tu te souviens quand même.

HOMME. – Je l'ai entendu à un moment donné. À un moment donné on ne pouvait pas ne pas l'entendre.

FEMME. – Tu l'as entendu le premier. Je ne l'ai pas entendu. Je n'ai vu qu'une chose :

Ils se regardent.

FEMME. – Toi partant en courant.

HOMME. – Devant le bloc de roche, oui.

FEMME. – Tu es parti en courant – comme piqué par la tarentule – tu n'as pas regardé derrière toi, vers nous, mais seulement en haut vers la droite, vers cette immense paroi noire. J'ai suivi ton regard et j'ai regardé dans la même direction - et c'est seulement à ce moment-là que j'ai vu le bloc heurter la base de la paroi rocheuse et dès l'impact il s'est mis à rouler dans la prairie, à moins de cinquante mètres au-dessus de nous. Et je vois les enfants qui marchent devant moi sur le chemin et je vois qu'ils n'ont encore rien vu, qu'ils regardent juste devant eux et voient leur père se tirer en courant.

HOMME. – Je ne me suis pas tiré : j'ai couru droit devant.

FEMME. – Et ce n'est pas la même chose ?

HOMME. – J'ai couru droit devant parce que j'ai vu la possibilité d'un abri, près du rocher isolé, où nous pourrions nous mettre à l'abri derrière le rocher isolé.

FEMME. – Nous ?

HOMME. – Oui, et puisque je l'ai pensé, je vous ai appelés sur le champ.

FEMME. – Tu veux parler de tes cris de panique « attention », et « là-haut », et « à l'abri ! » alors que tu t'étais tiré en courant devant nous ?

HOMME. – Tu n’as pas paniqué ?

FEMME. – Tout s'est contracté à l'intérieur de moi, tout.

HOMME. – Alors on a ressenti tous les deux exactement la même chose.

FEMME. – Et puis j'ai attrapé les enfants, je les ai plaqués au sol pour qu'ils soient couchés sous moi, je me suis allongée sur eux, bien qu'ils criaient, ils ne comprenaient pas ce qui se passait, je les ai poussés vers le bas de toutes mes forces, en criant probablement, et j'ai entendu ce maudit bloc qui se rapprochait de plus en plus, de plus en plus.

HOMME. – Génial de ta part – je veux dire : il aurait mieux valu que vous courriez après moi pour vous mettre à l'abri derrière le gros rocher isolé.

FEMME. – Ça aurait été mieux, tu crois ?

HOMME. – Le bloc était si lourd qu'il aurait pu labourer le sol, s'il t'avait frappée – s'il te plaît, ne me comprends pas mal, d'accord ? – mais je veux juste dire que s'il t'avait touchée, tu n'aurais pas pu protéger les enfants, ça n'aurait servi à rien – même si, bien sûr, c'est génial d'avoir réagi comme ça, que tu as réagi comme tu as fait – mais je dis simplement, comme je l'ai déjà dit, que ça n'aurait servi à rien, car il vous aurait tout simplement écrasés, que tu sois couchée à côté d'eux ou sur eux.

FEMME. – Donc ce que j'ai fait était inapproprié ?

HOMME. – Approprié, inapproprié, ce n'est pas la question, nous avons juste réagi comme nous l'avons fait, dans l'affect et la panique, j'ai juste cherché à m'abriter derrière ce rocher isolé et j'ai pensé que c'était clair que vous alliez me suivre, et je vous ai appelés, tu l'as entendu – et dans l'affolement tu t'es tout simplement jetée sur le sol juste sous le bord du chemin.

FEMME. – Jetée sur le sol avec les enfants.

HOMME. – Oui, bien sûr, et heureusement les deux ont fonctionné et le bloc a dévalé dans la vallée juste entre nous.

FEMME. – Je vois encore le sillon qu'il a laissé : juste entre nous – et toi. En quelques secondes, la nature a ouvert une tranchée, d'un côté il y avait nous – et de l'autre côté tu étais tout seul derrière ton rocher isolé.

HOMME. – Difficile d'évaluer la prairie au-dessus de nous. Elle était si irrégulière : le bloc aurait pu rouler n'importe où, n'est-ce pas ?

FEMME, *le regarde.*

HOMME. – Il aurait tout aussi bien pu dériver vers la droite, alors il aurait roulé dans la vallée en vous dépassant de l'autre côté. On ne savait pas, on ne pouvait pas prévoir.

FEMME, *le regarde.*

HOMME. – Au fond je ne sais pas non plus si le rocher isolé était une si bonne couverture. Le bloc l'aurait probablement écrasé - c'en aurait été fini de moi.

FEMME. – Où étais-tu ?

HOMME, *regarde d'un air interrogateur.*

FEMME. – Où tu étais, c'est ce que je veux savoir.

HOMME. – Qu'est-ce que tu veux dire ?

FEMME, *crie.* – OÙ ÉTAIS-TU ?

HOMME. – Pas si fort.

FEMME. – Qu'est-ce que ça peut te faire ? On s'en fout qu'ils soient endormis ou pas. Ils sont vivants ! Tu comprends ? Ils sont vivants ! Ils peuvent dormir toute leur vie. Mais pour pouvoir le faire, ils doivent être en vie ! Mais ils ne restent pas en vie si on se contente de fuir en courant. Et tu as fui en courant !

HOMME. – Je n'ai pas fui en courant.

FEMME. – TU AS FUI EN COURANT !

HOMME. – On a cherché à se mettre à l'abri, chacun à sa façon : voilà ce qui s'est passé.

FEMME. – Tu nous as lâchés.

HOMME. – On a réagi, chacun à sa façon.

FEMME. – Non. Non. Non. Tu sais ce qui s'est passé aujourd'hui ?

HOMME. – Chéri, on est tous ébranlés, moi aussi.

FEMME. – As-tu la moindre idée de ce que tu as fait ?!

HOMME. – Je regrette, je ne voulais pas –

FEMME. – Quoi ?

HOMME. – Apparemment, j'ai donné l'impression de vouloir – m'enfuir ou quelque chose comme ça –

FEMME. – Tu peux te foutre de beaucoup de choses. Tu peux te foutre d'une quantité infinie de choses. Tu peux te foutre quasiment de tout – mais à cet unique instant tu aurais dû être là ; et tu n'y étais pas –

HOMME. – Chérie, écoute-moi...

FEMME. – Et tu n’y étais pas. Pas auprès de moi. Pas auprès de nous.

HOMME. – Je pensais que vous alliez me suivre !

FEMME, *montre sa poitrine*. – Là-dedans, tout est froid. Tout. //

SCÈNE 3

Chœur des SDF brûlés.

CHŒUR DES SDF BRÛLÉS. –

Assis
à sa table
il bouffe du fer
et bouffe
toujours plus de fer
du fer il bouffe
toute la journée
il bouffe du fer
du fer il bouffe
toute la nuit
il s'enfile du fer
jusqu'à dégueuler –

Assis
à sa table
il dégueule du fer
et dégueule
toujours plus de fer
du fer il dégueule
toute la journée
toute la nuit
il dégueule du fer
et en dégueulant il sort
du fer du dedans
jusqu'à hurler –

Et il se lève
et se penche
et se penche
et prend
le jerricane
le jerricane
il le prend
et sort en courant
par l'escalier
en courant dans
le froid
le froid lui
tranche
les deux oreilles
lui retranche
les oreilles

les deux
le froid
les oreilles
toutes les deux
les lui retranche –

Et voilà qu'un type
couché
dans l'obscurité
un étranger
dans son sac de couchage
un type couché
avec un bonnet
dans l'obscurité
couché
dans son sac de couchage
un journal est
son lit et il est
juste couché dessus
et il rêve
de soleil
dans son sac de couchage
un type est couché
dans l'obscurité
et dort –

Il prend le
jerricane
et il le vide
dans les rêves
de l'étranger
le journal
un lit et
il est couché
dans son sac de couchage
et rêve
de soleil
il vide
le jerricane
dans
le sac de couchage
et sur
le bonnet
le journal
un étranger
et il vide le
jerricane

plein
d'essence – //

SCÈNE 4

Le père. La fille. Le fiancé de la fille. – Chez le père.

LA FILLE. – Nous viendrons te chercher.

LE PÈRE. – Ça vous fera un détour.

LE FIANCÉ. – Ce n'est pas du tout un détour.

LA FILLE. – Et même si c'en était un : allons-y ensemble.

LE PÈRE. – Je ne veux pas que vous stressiez à cause de moi.

LE FIANCÉ. – Ça ne nous stresse pas : le dimanche à cette heure-là il n'y a jamais d'embouteillage.

LA FILLE. – Dimanche à huit heures nous viendrons te chercher – et à dix heures tu me conduiras à l'autel.

LE PÈRE. – Bien. Si vous voulez.

LA FILLE. – Tu as décidé ce que tu vas mettre ?

LE PÈRE. – Le costume gris je crois.

LA FILLE. – Avec la cravate noire ?

LE PÈRE. – Non, elle est trop sombre.

LA FILLE. – Pourtant elle te va bien.

LE FIANCÉ. – Je pars devant.

LE PÈRE. – Je l'ai achetée pour l'enterrement de maman.

LA FILLE. – Ça, personne n'en sait rien.

LE PÈRE. – Moi je le sais. Et toi aussi tu le sais.

LE FIANCÉ. – Je vais chercher la voiture.

LA FILLE, *au père, parlant du fait de fumer.* – Il a recommencé.

LE FIANCÉ. – Et s'arrêtera encore.

LA FILLE. – Attends un instant. On n'en a pas pour longtemps.